Durant les quatre ans qu'elles sont restées dans votre belle capitale, elles n'ont eu qu'à se louer des relations sympathiques qui s'étaient établies entre elles et ses habitants.

C'est donc au nom de l'armée française sous son commandement, et aussi sous l'impulsion de ses sentiments personnels, que le Maréchal de France commandant en chef, en se séparant de vous, fait des vœux pour la félicité de la chevaleresque nation mexicaine.

Tous nos efforts ont tendu à établir la paix intérieure.

Soyez assurés, et je vous le déclare au moment de nous séparer, que notre mission n'a pas eu d'autre but, et que jamais il n'est entré dans les intentions de la France de vous imposer une forme quelconque de gouvernement contraire à vos sentiments.

MARÉCHAL BAZAINE.

Au quartier-général de Mexico, le 3 février 1867.

Le 5 février, les troupes françaises, en tenue de route, étaient massées sur le Paseo.

Le Maréchal Bazaine, accompagné du général Castelnau, vint se mettre à leur tête. Musique en avant et aigles déployées, elles traversèrent les quartiers les plus populeux de la capitale.

Une foule énorme était accourue pour contempler ce spectacle. Toutefois, elle évita de manifester ou sa joie ou sa tristesse, et sur tout le parcours elle se montra calme et silencieuse. Il n'était pas difficile, cependant, de démêler, dans son attitude, un double sentiment : certain regret sympathique pour nos soldats, et, en même temps, l'appréhension des événements auxquels leur départ allait donner lieu.

Seul, le Palais impérial parut morne au milieu de cette agitation populaire. Les fenêtres en étaient hermétiquement fermées, et, bien que l'effet ne fût pas voulu, cette grande masse muette donnait l'impression de l'isolement.

Aucun incident ne signala la sortie de la place. Le Maréchal avait pris toutes les précautions nécessaires pour permettre aux citoyens mexicains qui se croiraient trop compromis de partir sous la protection de nos armes.

Le lendemain 6, la dernière colonne quitta le camp de la Piedad, et bientôt aucun soldat français ne se trouva plus en vue de Mexico.

Sur la route, les populations, comme celle de Mexico, ne témoignaient ostensiblement ni sympathies ni regrets, pas plus qu'un contentement quelconque. Quant aux troupes libérales, elles suivaient d'assez près, mais elles avaient soin de se tenir hors de la portée de nos armes, et restaient volontairement inoffensives. Elles n'éprouvaient aucun désir de se mesurer une dernière fois avec des soldats dont elles connaissaient la vigueur et la bravoure.

Le 10 février, le Maréchal entrait à Puebla, d'où il expédiait son rapport au ministre, puis il se remettait en marche.

Les nouvelles étaient rares de Mexico. Notre ministre, M. Dano, y était bien resté, ainsi que le voulait le devoir, mais le service ne se faisait plus exactement comme par le passé : les diligences étaient attaquées fréquemment, et, chose triste à dire, on

constatait la présence de plusieurs Français, des déserteurs, parmi les troupes de bandits qui rançonnaient les voyageurs. Cependant, à Acutzingo, une nouvelle parvint au Maréchal qui arrêta un instant sa marche.

Dans les derniers jours de janvier, le général Miramon, parti dans le Nord depuis quelque temps déjà, avait remporté une victoire, que l'on crut décisive, sur les juaristes. L'Empereur l'avait apprise au moment du départ des Français, et il en avait manifesté une grande joie. Mais ce succès n'avait pas eu de lendemain, ou plutôt il avait eu un lendemain qui avait fait plus que d'en détruire l'effet : Miramon, atteint par Escobedo, avait été battu et son armée dispersée.

La note de M. Dano parvenue au Commandant en chef (10 février) était ainsi conçue :

Depuis le départ de notre armée, la capitale mexicaine offre l'aspect le plus triste. L'inquiétude domine tous les esprits, malgré les efforts tentés pour ramener la confiance. L'ordre le plus parfait règne cependant dans l'intérieur de la ville, et les mesures les plus sévères ont été prises pour qu'il ne fût pas troublé. M. Larès continue à diriger d'une manière absolue la politique du gouvernement, quoiqu'il soit battu en brèche par la fraction modérée du parti conservateur et qu'il soit parlé de son renvoi.

Le général Marquez, qui a le commandement de l'armée, a adressé à la population une proclamation suivie d'un arrêté énumérant les peines auxquelles s'exposeraient les ennemis du gouvernement. « Je viens de prendre le commandement de cette ville : comme vous me connaissez, je crois inutile de vous rien dire. »

La garnison impériale, rappelée de Toluca, a été attaquée

par les dissidents au défilé dit « Monte de los Cruces ». La perte en hommes tués, blessés ou disparus, ne s'élève pas à moins de 200. Les dissidents ont poursuivi les impérialistes presque à deux lieues de Mexico. Le général Tavera, qui commandait ces derniers, s'est, paraît-il, fort bien conduit et s'est emparé d'un obusier qui lui barrait le passage.

Le *Journal officiel* et, d'après lui, tous les journaux de la capitale ont annoncé d'importants succès remportés par Miramon. Ce général est, en effet, entré le 29 janvier à Zacatecas, et son triomphe a été célébré avec enthousiasme. Malheureusement ce triomphe n'a pas été de longue durée. Le 3 février, Miramon était complètement battu par Escobedo et Trevino à l'hacienda de San-Jacinto, à 14 lieues de Zacatecas. Son artillerie, ses bagages, ses munitions, sa voiture et 25 000 piastres tombaient aux mains des dissidents. 5 ou 600 prisonniers étaient faits, dont 200 seraient, dit-on, des hommes qui appartenaient aux Cazadores ou des déserteurs de notre armée. J'espère que ce dernier point est faux.

Miramon se serait enfui vers Queretaro, où il serait actuellement. Ces nouvelles ne sont pas publiées, mais elles sont probablement exactes.

Voici un bulletin assez original qui m'est communiqué de Zacatecas :

22 janvier : Entrée de Juarez.

23, 24 et 25 : Dîners, bals, feu d'artifice à Juarez.

26 : Miramon à Guadalajara. Juarez s'en va.

27 : Entrée de Miramon à Zacatecas. Grand feu. Morts, 3 hommes, 2 chevaux.

28 : Contribution de guerre prélevée.

29 et 30 : Réunion des étrangers. Visite aux consuls. Contribution de guerre.

31 : Miramon abandonne la ville, qui est confiée au consul d'Angleterre.

1er février : Le général libéral Auza et ses forces y rentrent.

2 : Juarez y rentre également.
3 : Miramon entièrement défait par Escobedo à San-Jacinto.
4 : Tout est tranquille...

Tout pouvait être tranquille à Zacatecas, où Juarez venait de rentrer, mais la situation de l'Empereur était gravement compromise par la défaite de Miramon. Le Maréchal, qui n'avait pu oublier, malgré des orages passagers et malgré une rupture violente, la bienveillance et même l'amitié que Maximilien lui avait souvent témoignées, le Maréchal crut devoir faire au malheureux Empereur une dernière fois offre de le secourir. Il était temps encore d'abandonner une partie désespérée : l'armée française protégerait sa retraite.

Le Maréchal expédia donc aussitôt la dépêche suivante au général de Castagny, qui commandait l'arrière-garde :

Acutzingo, 13 février 1867.

Avoir un homme sûr pour aller à Mexico et rapporter nouvelles de la capitale et intentions de l'Empereur, par suite des insuccès du général Miramon.

Je puis encore tendre la main à S. M. pour l'aider à se retirer; dans quelques jours cela sera impossible. Envoyez cela à M. Dano. Le clergé peut vous aider à faire passer la dépêche.

C'était trop tard. Avant d'avoir reçu communication de cette dépêche, M. Dano écrivait, le 14 février, de Mexico :

L'Empereur est parti hier matin de Mexico...

Suivant les communications de M. Murphy, l'Empereur serait parti pour assister aux opérations de l'armée dans l'intérieur...

Sa lettre contenait une phrase prophétique, qui montre bien comme on connaissait, dans le peuple, ce que valait Marquez :

« On affirme qu'aussitôt l'arrivée de l'Empereur à Queretaro, le général Marquez, qui n'est pas tout à fait d'accord avec le général Miramon, *reviendra ici.* »

Le 16, M. Dano avait reçu la communication du général de Castagny, et il répondait par une dépêche chiffrée, dont voici le contenu :

Monsieur le Maréchal,

Vous aurez reçu sans doute la lettre que je vous ai adressée sous le couvert de M. le général de division commandant à Puebla.

Le général de Castagny m'a écrit depuis que V. E., pouvant encore tendre la main à Maximilien pour se retirer, désirait connaître les intentions de S. M. par suite de l'échec du général Miramon; dans quelques jours, cela serait impossible.

Les ministres mexicains prétendent que vous avez écrit directement dans le même sens à leur Souverain. Le jeune Empereur est moins que jamais disposé à accepter cette offre. Je regrette vivement qu'il se soit décidé à tenter les aventures. Il serait très fâcheux qu'il lui arrivât quelque malheur; *mais personne ne pouvait le retenir, et nous moins que personne.*

On a beaucoup vanté un succès, en réalité insignifiant, remporté sur Firagoso. En revanche, le bruit court que les dissidents seraient entrés à Queretaro sans tirer un coup de

fusil, les impérialistes ayant pris le parti d'évacuer cette ville. La nouvelle n'est, du reste, pas certaine. On craint que le chemin de Mexico ne soit fermé à l'Empereur Maximilien.

Le marquis de Moustiers m'informe que le paquebot *Sonora* est affrété pour porter à la Nouvelle-Orléans des télégrammes ayant un caractère d'urgence. J'expédie une dépêche pour demander des instructions, et prie V. E. de vouloir bien ordonner que par un moyen quelconque elle soit portée de suite à la Nouvelle-Orléans. Je préviens notre consul à Vera-Cruz.

J'ai écrit au général Douay la lettre dont copie est ci-jointe au sujet d'une somme de 8 000 piastres dont le gouvernement mexicain avait opéré le dépôt à ma chancellerie.

M. Murphy m'annonce aujourd'hui que la vente des objets venus par le convoi de Pérote est définitive : le dépôt n'ayant plus d'objet, je le fais restituer.

Veuillez agréer, etc.

ALPH. DANO.

Le Maréchal était arrivé à Orizaba quand ces lettres lui parvinrent. Elles le délivrèrent de tout devoir envers l'Empereur Maximilien : il n'y avait plus rien à tenter ni auprès de lui, ni en sa faveur.

C'est dans cette ville et à ce moment que se place un nouvel incident, qui montre une fois de plus quels dangers peuvent causer les jalousies et les rivalités des chefs investis du commandement.

Le général Félix Douay, le plus ancien divisionnaire du corps expéditionnaire et successeur éventuel du Maréchal, menait depuis longtemps contre lui une campagne très vive par paroles et par écrits. Il ne négligeait aucune occasion de critiquer les actes de son

supérieur, et il envoyait à Paris des correspondances où il ne le ménageait guère.

Un passage de sa lettre du 27 novembre 1866 résume la double accusation qu'il portait contre lui :

L'Empereur doit avoir été bien trompé sur la situation, et le Maréchal, qui la voit tourner à notre confusion, continue avec une imperturbable audace à déclarer qu'il n'a fait qu'exécuter les ordres de notre Empereur; et, déclinant ainsi la responsabilité, il fait peser sur notre Souverain l'odieux de toutes les mesures qui ont fait échouer notre expédition.

Il est difficile de s'imaginer un type aussi complet de fourberie. Il n'a qu'une seule préoccupation, c'est celle de s'enrichir dans notre désastre. Il sacrifie l'honneur du pays et le salut de ses troupes dans d'ignobles tripotages.

Toujours poursuivi de cette idée, le général Douay, en recevant la lettre de M. Dano où il était parlé d'une somme de 8 000 piastres dont la destination était inconnue, la crut sans doute le produit « d'un ignoble tripotage », et se permit d'insinuer qu'elle était « personnelle au Maréchal ».

Il n'en était rien : le Maréchal, informé de l'insinuation, la releva vertement, comme il le devait. Mais ce nouvel incident rouvrit une blessure qui n'était pas cicatrisée. Le Maréchal savait aussi qu'on l'accusait d'avoir trahi les ordres de Napoléon III : il ne résista pas au désir de se justifier.

Il convoqua les généraux et les chefs de corps présents à Orizaba, et il leur lut les passages des dernières instructions de Napoléon III et du ministre de la Guerre, qui se rapportaient soit à la politique

générale à suivre vis-à-vis du gouvernement mexicain, soit à l'évacuation successive des portions de territoire occupées par nous dans les provinces éloignées.

La correspondance confidentielle de Napoléon III et celle du maréchal Randon, publiées dans le cours de ce récit, ont fait aujourd'hui la lumière sur ces points et montré combien le général Douay se trompait dans ses imprudentes allégations contre son chef. Mais alors il n'en était pas ainsi. Si l'on comprend toutefois le mobile auquel obéit le Maréchal, il n'en faut pas moins constater qu'il manqua à son devoir : l'indiscipline d'un subordonné ne le déliait pas du secret. Lui-même a d'ailleurs reconnu plus tard le tort qu'il avait eu[1].

Et pourtant, dans le même moment, 15 février, le maréchal Niel écrivait au Commandant en chef une lettre qui contenait un passage aussi flatteur pour lui que pour l'armée :

Je suis heureux, Monsieur le Maréchal, de féliciter Votre Excellence de l'ordre qui a présidé à la concentration de vos troupes; j'ai le ferme espoir que le mouvement se continuera jusqu'au dernier moment dans les mêmes conditions. Et, du moins, si l'entreprise du Mexique n'a pas produit tous les résultats qu'on en attendait, l'armée aura été

1. « Le Maréchal eut tort sans aucun doute de donner une telle publicité à des instructions confidentielles adressées au commandement, mais il était sous la pénible impression que lui causait la mission du général Castelnau, à laquelle venait s'ajouter la conduite malveillante du général Douay, dont les intrigues tendaient à lui rendre l'opinion de l'armée défavorable, intrigues qui avaient réussi contre les généraux de Lorencez et Forey, dans l'espoir de les remplacer » (*Note de Bazaine.*)

pendant toute la campagne admirable d'entrain, de vigueur et de discipline.

L'espoir du ministre de la Guerre ne fut pas trompé. Jusqu'au dernier moment, le mouvement de retraite s'opéra dans les meilleures conditions, et avec un ordre parfait. Il en recevait télégraphiquement l'assurance.

Orizaba, 23 février 1867.

Le Maréchal Bazaine au Ministre de la Guerre, Paris.

Toutes les troupes sont en avant d'Orizaba, où je reste encore quelques jours avec l'arrière-garde. L'embarquement se fait sans difficulté ; les transports arrivent bien. Si rien ne contrarie l'opération, tout sera terminé du 5 au 10 mars. Pas de nouvelles de Mexico, toutes les communications étant interceptées. L'Empereur Maximilien est, dit-on, parti pour expéditionner avec le général Marquez et 3 000 hommes.

Nous n'avons rencontré aucun ennemi sur notre route ni à notre portée.

L'armée en se retirant détruisit une certaine quantité de projectiles et poudres qu'elle ne pouvait emporter. On a tiré prétexte de ce fait pour porter diverses accusations contre le Commandant en chef. Ne devait-il pas plutôt les céder, à titre gracieux, à Maximilien ? On oublie que toutes relations étaient, en ce moment, rompues entre l'Empereur et les représentants de la France ; on oublie que les communications étaient interceptées entre l'armée mexicaine et l'armée française ; on oublie que les juaristes entraient presque immédiatement dans toutes les places que nous abandonnions. En laissant ces munitions, on avait donc plus de chances de les voir utilisées contre les troupes

de Maximilien qu'employées par elles. D'ailleurs, ce fait n'eut aucune influence sur la résistance : nulle part elle ne cessa faute de munitions.

2 600 hommes étaient partis en décembre et janvier A dater du 13 février les embarquements continuèrent régulièrement.

Le Maréchal n'arriva à Vera-Cruz que le 27 février. Il surveilla tous les départs. Le chiffre officiel des soldats rapatriés est de 28 693 : ce simple énoncé suffit à l'éloge de la marine, dont les services furent à la hauteur des difficultés de la situation.

Quand tout le corps expéditionnaire eut pris place dans les navires préparés, le Commandant en chef monta sur le *Souverain*, et, le 12 mars 1867, quittait le dernier la terre mexicaine.

Le Maréchal Bazaine rentrait en France, fier d'avoir obéi, glorieux d'avoir commandé. Il s'attendait à ce qu'on fêtat, au retour, dans sa personne, la vaillante armée dont il s'était montré le digne chef. La politique en décida autrement : les honneurs militaires ne lui furent pas rendus lors de son arrivée à Toulon[1].

Il n'en fallut pas davantage pour que la légende s'établît, qui le rendait responsable de l'échec de l'expédition. Il est mort : la légende vivait toujours.

Est-ce trop présumer de l'impartialité des contemporains de penser qu'aujourd'hui, après la publication de tant de documents authentiques et probants, la légende a vécu?

1. Rappelons ici que les honneurs militaires n'avaient pas été rendus au maréchal Pélissier, retour de Crimée.

DEUXIÈME PARTIE

QUERETARO